

Les linguistes français et les pays d'Europe de l'Est de 1918 à 1931

Jean-Claude CHEVALIER
CNRS, URA 381, Paris, France

Je voudrais vous parler de la façon dont les linguistes français se sont situés dans le formidable ébranlement qui secoue l'Europe centrale et orientale pendant et après la guerre de 14-18, de l'influence qu'ils ont exercée ou tenté d'exercer.

1. RÔLES INSTITUTIONNELS DES ACTEURS PRINCIPAUX

L'Université française de l'époque est un système à la fois mandarinal et très restreint; dans chaque discipline, un maître et quelques rares disciples, qui, le plus souvent, briguent la succession. Commandant seul à bord, le maître en acquiert une habitude de l'autorité qui devient autoritarisme.

Cette situation est d'autant plus dramatique en linguistique et philologie modernes qu'il s'agit de disciplines nouvelles, très mal représentées dans des Facultés dominées par l'humanisme gréco-latin. La presque totalité des étudiants des Facultés des Lettres et des normaliens préparent des licences et des agrégations, au programme plusieurs fois remanié, mais toujours tournées vers l'enseignement des lycées et collèges, et donc toujours scolaires. Certes, pour les encadrer, des postes de maîtres de conférences ont été ouverts à partir de 1877, mais ils sont attribués au compte-gouttes. Les débouchés dans des postes de recherche sont infimes, autant que les missions et les subventions. Les cours des Hautes-Etudes, créés en 1868 à l'image des séminaires allemands, en ont été dévoyés, comme le montrent les listes des auditeurs. Ou bien, il s'agit de préparations dégui-

sées à l'agrégation des lycées et alors les programmes sont très conventionnels et les auditeurs très nombreux, une soixantaine ou davantage. Ou bien, il s'agit de recherches et les auditeurs sont majoritairement étrangers. Sauf à jouir d'une large fortune personnelle, à rester célibataire, l'aspirant chercheur devra poursuivre une longue carrière dans les lycées et n'y mener que des recherches compatibles avec cet état : des études sur les patois régionaux ou des enquêtes érudites qui peuvent être conduites dans des bibliothèques de province ou de la mauvaise vulgarisation (la polygraphie est une des plaies de l'époque). Il ne pourra abrégé ces servitudes que s'il jouit d'étroites relations avec les maîtres parisiens; de 1870 à 1914, la camaraderie d'Ecole normale sera encore le moyen le plus efficace. Cette situation fragile donne aux maîtres un pouvoir exorbitant et aux jeunes chercheurs un faible pouvoir d'initiative.

A la déclaration de guerre, la scène française de la linguistique est dominée par trois monarques d'une personnalité écrasante : Ferdinand Brunot, Antoine Meillet, Mario Roques. Brunot est le plus ancien; né en 1860, normalien, premier d'agrégation; en 1914, il a déjà été comblé de responsabilités et d'honneurs. Titulaire à la Sorbonne, depuis 1900, de la première chaire d'Histoire de la Langue française, depuis cette date il publie, tome après tome, une Œuvre énorme et unique, *l'Histoire de la Langue française*; militant républicain, il a participé à toutes les aventures du tournant du siècle : l'Alliance française, la bataille pour la réforme de l'orthographe, pour la défense d'un enseignement purement moderne, la création des Archives de la Parole et de l'Institut de Phonétique; mais aussi il a été militant à l'Union patriotique du Rhône, ardent dreyfusard, un de ceux qui ont créé la Ligue des Droits de l'Homme, un ami des ministres. En 1914, il est nommé maire du XIVème arrondissement; il est élu doyen de la Sorbonne en 1920, on trouve son nom partout. Il n'en continue pas moins de rédiger et publier les tomes de son *HLF*. En pleine guerre, en 1917, il a publié le tome V, *Le Français en France et hors de France au 17ème siècle*. Dès lors, il travaille à un ensemble «18ème siècle» qui paraîtra seulement à partir de 1926; c'est là qu'il rompt avec la doctrine classique : à la fois il est ébloui par ce siècle prodigieux qui conduit à la Révolution d'une langue nationale, mais, dans le même temps, il est ébranlé par le cataclysme qui dévoile un monde nouveau des cultures et des nationalités. Homme d'action, Brunot brûle de passer sur le

terrain; une grande mission en Tchécoslovaquie, en 1923, en sera l'occasion.

Meillet, né en 1866, est premier d'agrégation et se consacre aussitôt à la recherche. Spécialiste d'indo-européen, dès le début, il s'intéresse à l'arménien qu'il étudie sur place (il a obtenu une mission) et au slave. Il situe ses recherches dans le mouvement scientifique contemporain; il est lié à Saussure, mais collabore aussi avec Durkheim pour l'*Année sociologique*; il fréquente assidûment la Société française de philosophie et étudie avec Couturat la possibilité de langues artificielles, l'espéranto ou l'ido. A partir de 1908, il publie dans la revue italienne internationale *Scientia* des articles de linguistique générale (P.Caussat, 1988). Directeur aux Hautes-Etudes, il a été nommé professeur au Collège de France. Dès avant la guerre, il s'est intéressé aux tentatives d'Ernest Denis pour créer un Institut d'Etudes slaves. Pendant la guerre, il assure la permanence de la Société de Linguistique de Paris; il rend compte de tout ce qui paraît et célèbre la mémoire des linguistes morts au combat, particulièrement celle de son disciple préféré, Robert Gauthiot. *L'Institut d'Etudes slaves*, plus fortement installé après la guerre, servira d'instrument de pilotage pour les Instituts français de l'Est, et surtout ceux de Prague et de Varsovie. Sous l'autorité du Doyen Brunot, Meillet interviendra aussi bien pour les nominations de professeurs, comme la loi l'y invite, que pour la forme des examens, leur valeur, etc. Il sera là pour les inaugurations. Toujours autoritaire, il tranchera, décidera, ordonnera. Activité doublée par des conférences dans les grandes villes, en Pologne, en Tchécoslovaquie, ailleurs.

Mario Roques est le plus jeune, né en 1875. Normalien, brillant agrégé, à la mort de Gaston Paris, il deviendra le responsable du domaine roman dont les frontières d'études sont mal délimitées en France, puisque ce domaine ne fait partie d'aucun cursus important. Il multipliera les éditions d'ancien français, et deviendra directeur de la *Romania* en 1912; en outre, féru de dialectologie. Comme Meillet, il regrette la faiblesse des travaux d'inventaire. Meillet s'est voué aux grammaires, Roques se réservera les dictionnaires. Mais surtout, très tôt, il a étudié l'espagnol, tradition familiale, et, à l'École normale, le roumain; plus tard, il examinera l'albanais, langue géographiquement proche. Depuis 1898, il voyage très souvent en Roumanie; il est membre correspondant de l'Académie roumaine en 1914. Au début du siècle, il est nommé aux Hautes Etudes et, conjointement,

tement, aux Langues Orientales. Pendant la guerre, en 1915, son camarade de Normale, A. Thomas, plus tard ministre de l'armement, l'enverra en mission en Roumanie, puis le prendra auprès de lui.

Installés aux postes de commande, ces trois linguistes sont nécessairement impliqués dans le formidable bouleversement de la guerre et de l'après-guerre. Comme linguistes ils seront experts dans les problèmes posés par des pays aux frontières linguistiques difficiles à fixer, comme historiens, il sont analystes des genèses et des mutations.

2. LES INTERVENTIONS DANS LA CONSTRUCTION DE L'EUROPE

Brunot sera, dans la guerre à l'Est, l'intervenant le plus discret; il est maire du XIV^{ème} arrondissement et cette fonction, honorifique avant guerre, est maintenant écrasante; c'est plus tard, comme doyen, qu'il participera aux actions extérieures. Mario Roques est mobilisé par les actions de guerre. Meillet est disponible et libre, il intervient.

Mario Roques avance avec intrépidité une raison à cet intérêt des linguistes français :

Si l'on me demande quel intérêt la France avait dans ces contrées lointaines qu'arrose le Danube, je répondrai que l'intérêt de la France est partout où il y a une cause juste et civilisatrice à faire prévaloir.

(1925)

Pourquoi pas ? Mais il est certain aussi que le slavisant qu'est Meillet se sent particulièrement qualifié pour servir la France et l'Europe dans ce domaine. Sensibilisé par ses recherches — et par Schuchardt — aux multiples problèmes des empiètements de langues, il voit là une occasion unique de travailler sur le terrain, comme sociologue, comme linguiste et comme patriote.

Il a déjà publié avant la guerre plusieurs articles sur les parentés des langues slaves. Il mêle sa voix forte aux voix qui s'élèvent. De multiples comités, en Suisse surtout, réclament l'indépendance de leurs pays annexés par les Empires centraux. Des Congrès de nationalités se rassemblent comme celui qu'organise Beneš à Rome en avril 1918; des ouvrages sortent, aux États-Unis même, comme celui de L. Dominian en 1917,

Frontiers of Language and Nationality in Europe. Meillet publie en 1918 son livre *Les Langues dans l'Europe nouvelle*, qui sera réédité en 1928 avec un important travail statistique de Lucien Tesnière; il marque ainsi massivement sa présence. Comme le note P. Renouvin, pour cette époque, les revendications sont extrêmement complexes puisque le plus souvent (et il cite l'exemple limite de la Macédoine) les frontières linguistiques, religieuses et historiques ne coïncident pas (Beneš le montre bien dans un article de 1918); difficultés auxquelles s'ajoutent les intérêts économiques et stratégiques, sans compter le déferlement bolcheviste à partir de 1917.

Même si Meillet prétend toujours parler au nom des faits de langue, il prend néanmoins fortement en compte les exigences sociales et, par là, est plus largement perméable à des interprétations d'ensemble qu'il revendique hardiment. Cette inscription dans l'histoire sociale conduit à de multiples parti-pris. Ce paradoxe, Meillet l'assume sans prudence :

Sans les événements, ce livre n'aurait pas été écrit. Mais il est l'Œuvre d'un homme de science, et les idées qui en forment le fond ne sont pas dues aux circonstances.

(1918 b)

Même son de cloche chez Brunot en tête du tome V de l'*HLF*, publié en 1917, consacré à la diffusion du français en Europe. Travail de savant, dit Brunot, fondé sur l'objectivité des faits. En réalité, publication de circonstance qui atteste la supériorité du français sur l'allemand, à la limite du pamphlet. Aboutissement dans les deux cas de cinquante ans d'efforts chez les linguistes français pour supplanter l'Allemagne : enfin, la science positive est incarnée par la France qui recouvre cette Europe même que l'Allemagne prétendait dominer.

Triomphalisme réclamé, assumé, mais qui recouvre à peine une constante agressivité envers tout mouvement des nationalités qui, depuis la fin du 18^{ème} siècle, est le cauchemar du français, langue universelle :

On a voulu, écrit Meillet, y exposer la situation linguistique de l'Europe telle qu'elle est, et non comme les unités dont les prétentions nationales exaspérées depuis le 17^{ème} siècle souhaitent qu'elles soient.

(ibid.)

Et pour axe, une notion explicative, héritée du vocabulaire de la grande Révolution et bien dans la ligne de Durkheim : la *volonté générale* :

Les langues sont ce que les font les sociétés qui les emploient. La volonté de ceux qui les parlent y intervient et contribue à leur développement.

(Concl.)

Cette notion de «volonté» s'installe chez Meillet dès 1913 (voir *BSL*, XIX, 62, 1914) et sera réitérée. Malgré les protestations du fidèle disciple Gauthiot, Meillet affirme que la parenté entre les langues repose sur la volonté des parleurs d'assurer cette communauté.

Il se trouve là en accord avec le principe solennellement affirmé par les Alliés du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Mais il note que ce principe conduira à légitimer en Europe une vingtaine de langues qui vont conduire au déchirement et à la régression (1918 b : 10). Et le linguiste peut ajouter un argument aggravant concernant les langues slaves. Selon lui, un bon nombre sont des langues primitives, hérissées de déclinaisons et de morphèmes aspectuels, marques d'archaïsme. Comme si Meillet avait oublié Humboldt qui, dans le célèbre débat avec Remusat, voyait dans la déclinaison grecque le signe même de la perfection (Delesalle-Chevalier, 1986 : 167-178).

Les grands pays disposent de grandes langues qui développent de grandes cultures; les mouvements nationalistes développent de petites langues barbares qui conduisent à l'anarchie et sont donc moralement douteuses :

L'État moderne est celui d'un monde où le citoyen le plus modeste a droit à sa part de culture et d'influence, où d'ailleurs tout le monde dépend de la science et de la technique et où, avec le goût du moindre effort qui est la plaie de l'Europe actuelle, chacun veut que la culture lui soit aisément accessible, de même que son influence doit pouvoir être librement exercée.

(1918 : 239)

L'axiome, c'est : «La civilisation tend vers l'unité» :

Cette science qui est une domine une technique industrielle qui est également une.

(ibid. : 242)

Meillet en apporte pour preuve le cri célèbre : «Travailleurs de tous les pays, unissez-vous», qu'il commente ainsi :

Les ouvriers ont senti que, par rapport à leurs employeurs, ils ont des intérêts identiques.

Il faut donc laisser ces langues particulières à des groupes sociaux bornés, comme les paysans, qui sont «sans horizons larges» et résignés «à une culture élémentaire».

Non seulement, ces langues particulières sont des langues de dégénérescence sociale, mais elles bloquent les communications. Certains vantent comme remède le multilinguisme ? C'est, dit Meillet une démarche d'un coût très lourd et régressive. Et aussitôt une illustration fulgurante, celle des maîtres d'hôtel polyglottes, ainsi commentée :

Ce que ces hommes ont appris en pratiquant leur métier en différents pays n'a pas vraiment enrichi leur pensée.

(ibid. : 258)

Aveu ingénu du mythe bourgeois de la «boniche», encore récemment illustré par le cinéaste Chabrol, qui coupe toute vertu au plurilinguisme.

Pour Meillet, les «faits» linguistiques dictent eux-mêmes une conduite. Les langues d'Europe sont partagées en deux groupes antithétiques : l'Ouest et l'Est.

A l'Est, les langues slaves n'ont divergé que tardivement, parlées par des peuples isolés, écartés de la civilisation méditerranéenne et occidentale; elles en ont gardé de fortes ressemblances de forme, proches de la langue archaïque; mais elles ont subi une très lente évolution culturelle, qui a profondément séparé celles qui sont rattachées à la Rome catholique et d'autres aux Grecs orthodoxes, creusant un désordre culturel; à la limite, certaines flottent sans culture comme le slovène ou le petit-russe, d'autres sont des mixtes comme le serbo-croate :

Les langues slaves sont les éléments les plus divergents, ceux qui rendent le plus malaisée une sorte d'unité linguistique répondant à l'unité d'une civilisation européenne.

(ibid. : 274)

A l'Ouest, à l'inverse, les grandes langues se sont très tôt séparées, mais se sont aussi constamment ressourcées à l'origine latine pour en garder une forte unité de haut niveau. Si l'anglais occupe une place à part pour la grande communication, l'évolution a fait du français un instrument incomparable; un sociologisme primaire conduit Meillet à des péans estampillés 18ème siècle :

Le français commun est une langue de gens du monde fixée à Paris, au centre des parlers dont il offre un type perfectionné par la culture et la vie de société. L'allemand commun est une langue de bureaux, fixée dans les provinces orientales où l'allemand avait été apporté par des colons venus pour dominer.

(ibid. : 256)

Cela posé, il n'est pas question d'imposer ces grandes langues aux populations frustes de l'Est. Elles perdraient trop de temps à l'apprentissage; et au reste, s'y embrouilleraient :

Pour manier cette prose (française), il faut posséder une culture fine : une éducation sommaire, un peu rude, ne suffit pas à qui veut parler ou écrire le français littéraire. On sent qu'écrire le français sans nuances, le comprendre à demi, c'est n'en pas profiter et c'est le maltraiter.

(ibid. : 255)

La différence de statut entre les langues orientales et occidentales conduit Tesnière, rédacteur de l'important additif statistique inséré dans l'édition de 1928, à préciser plus nettement le statut ethnographique de ces langues. Dans un pays comme la France, le problème est simplifié dans la mesure où «on désigne par langue l'outil de civilisation qu'est une langue littéraire». Dans les domaines slaves étudiés, le multilinguisme est courant, mis à part certains pays comme la Pologne, unifiés par une langue littéraire (Meillet, 1921); la langue maternelle, celle qu'on parle à la maison, est tenue pour désigner le pays, comme le marquent les instructions tchécoslovaques pour le recensement du 15 fév.1921 :

Par nationalité ethnique, on entend la race dont la marque principale est généralement la langue maternelle.

Ainsi disait Meillet dans le N°1 de la *Revue des Etudes slaves* :

Si l'on parle de «race», c'est pour matérialiser le fait linguistique; ce n'est qu'un mot qui n'ajoute rien à la seule réalité aisément observable, la réalité linguistique.

(Avant-Propos)

Le résultat pour les Slaves est l'éparpillement brut :

En Europe centrale, on considère une langue comme un naturaliste peut considérer une espèce zoologique, c'est--à-dire qu'on y voit plutôt une succession de parlers à l'état natif et inculte.

(ibid.)

Reste que l'histoire du français, pour Meillet, donne un modèle à une nécessaire évolution, à une forte généralisation fondée sur la raison, à un effort de fédération et d'unification. La notion-clé, c'est la volonté. Succédant au positivisme et retrouvant les accents du 18ème siècle, c'est une nouvelle philosophie qui se répand en Europe. Un compte rendu, paru dans le *BSL* (XXII, 68 : 72), du livre de Karl Vossler, *Französische Philologie*, permet à Meillet de préciser cette nouvelle orientation :

On se rend compte de la tendance nouvelle qui est commune aux linguistes et aux historiens de la littérature; les faits ne sont plus présentés comme des développements spontanés, plus ou moins mécaniques; les actions historiques, les influences sociales, le rôle de la civilisation et des individus ressortent de plus en plus.

Cette interprétation d'ensemble, on la retrouve chez F. Brunot dans *l'Histoire de la Langue française* et aussi dans son énorme grammaire de 1922, *La Pensée et la Langue*. Plus adroite seulement, car Brunot est un vieux et rusé militant républicain. Ce que découvre Brunot, quand il embrasse les dix derniers siècles de la langue française, c'est d'abord, jusqu'au 17ème siècle, l'effort continu des pouvoirs centraux parisiens pour contribuer à dégager du latin, par métamorphose, une langue de prestige, le français, organe des classes dirigeantes et pour lui donner une valeur légale par des ordonnances et des académies. Opération fabuleuse que l'historien enracine dans une langue purement fantasmée, un imaginaire dialecte d'Ile de France. Puis, ce que découvre Brunot, après la guerre, quand il aborde le 18ème siècle et la Révolution, jusqu'à 1815, repère magique de Michelet, c'est la volonté de tout un peuple pour faire de sa langue un instrument économique de progrès et un instrument politique d'émancipation. Aussi, le tome IX de *l'HLF*, *La Révolution*, s'intitulera-t-il «La langue nationale». Il commence par cette déclaration :

Si la langue devient nationale, c'est qu'une nation se forme, sciemment, par des actes de volonté et d'amour, et que la langue apparaît aux hommes politiques et aux citoyens comme un élément essentiel de la «nationalité». On croit nécessaire non seulement de la répandre, mais de l'imposer.

Conséquence :

Les langages locaux sont désormais des dissidents qu'il faut combattre et réduire.

Action nécessairement prudente : l'école vaut mieux que les armes, une lente accoutumance plutôt qu'une imposition brutale, comme l'avait tentée l'Allemagne en Alsace-Lorraine ou à l'Est. Brunot privilégie l'exemple de l'Alsace qui, dotée de dialectes germaniques, est devenue peu à peu une partie essentielle de la patrie française.

Dernier point : si l'unité de la langue est indispensable quand on veut doter son pays d'une grande langue de culture, la langue n'est pas la condition *sine qua non* de l'unité politique. Des notions pragmatiques comme tendre vers l'unité, se réunir dans un projet commun, sont décisives. Encore Brunot :

Si l'unité de la langue n'est pas le but vers lequel se dirige une nation, personne ne conteste qu'elle soit un des moyens par lesquels cette nation dégage sa personne morale. Turgot, Raynal avaient déjà réservé le nom de nation à une société d'hommes parlant la même langue. L'un et l'autre se furent refusés, non sans raison du reste, à accepter l'axiome posé par Vaublanc : «Il est certain que c'est la Langue qui fait la Patrie». C'est la Révolution qui avait imposé, sinon à l'Angleterre, du moins à la plus grande partie de l'Europe, cette manière de penser dont l'action est énorme, non seulement sur l'avenir des langues, mais sur le destin des nations.

Prudentes ou imprudentes, fortement teintées de l'idéologie bourgeoise de l'époque, ces propositions n'en sont pas moins très significatives. Elles marquent un changement fort par rapport aux propositions des comparatistes allemands; elles soulignent le rôle des finalités inscrites dans l'activité des parleurs. Elles rencontreront les vues nouvelles, apportées de l'Est par Jakobson et Troubetzkoy, endossées par les genevois aux congrès de La Haye (1928) et Genève (1931). Ces linguistes, confusément, dessinent les traits d'une conception nouvelle de la science linguistique.

3. L'INVESTISSEMENT DANS LES TRAITÉS DE PAIX

Tel est, je crois, l'ensemble des principes d'engagement. Forts de leur compétences et de leur idéal, les linguistes n'hésiteront pas à intervenir. C'est ainsi que Mario Roques, qui est en relations régulières avec la Légation de Roumanie, rédigera, sur des données fournies par Alexandre Lepadatu, membre de l'Académie roumaine, les *Actes et Mémoires* que la Délégation roumaine présente au Trianon pour la défense de ses thèses (Munteanu, 50).

Pour donner une idée plus détaillée de ce type d'intervention dans des situations mouvantes très embrouillées, je prendrai l'exemple de la Lituanie. Ce domaine balte, longtemps situé dans l'orbite allemande, pris depuis des siècles entre la Pologne, l'Allemagne et la Russie tente de conquérir son autonomie. Il dispose pour ce faire d'un Comité national très actif à Lausanne et d'un politique entreprenant, Gabrys. Les Alliés ne demandent pas mieux que de satisfaire les revendications du comité, au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes; mais comment le faire sans léser les voisins ? Une note secrète du Ministère des Affaires étrangères expose la problématique française :

Il ne s'agit pas, comme pour la Bohême et la Pologne, d'États historiques, mais d'une sorte de nationalité sans frontières ethniques, nettes, à limites qui ne peuvent être qu'arbitrairement tracées, comme cela est pour la Macédoine, la Croatie, etc. Le problème n'est donc pas simple, d'autant plus que toute reconnaissance de l'indépendance absolue de la Lituanie va à l'encontre de l'unité de la Russie.

(Archives AE, Europe, Lit.)

Le Ministère est d'autant plus embarrassé que Gabrys a noyauté certains milieux influents français. Une note précise que Gabrys rêve d'une grande Lituanie qui comprendrait des terres occupées par des Polonais, alors que la Pologne veut la borner à «ses limites ethnographiques». Pour appuyer ses ambitions, Gabrys, dit la note secrète, «est en relations suivies avec M. Albert Thomas, M. Denis, professeur à la Sorbonne, et quelques autres personnalités».

Nous voici dans le milieu institutionnel de Meillet avec le normilien A. Thomas, protecteur de Mario Roques et le slavisant E. Denis, fondateur de l'Institut d'Etudes slaves. Meillet, familier des problèmes des langues du groupe «baltique», va rédiger un gros rapport intitulé *Pologne*

et Lituanie. *Travaux du Comité d'Etudes*, destiné à la séance du 3 janvier 1919 des négociations de paix. Rapport révélateur, je crois, de sa démarche (voir aussi *Scientia*, 1918); il relève les traits communs avec le slave; esquisse ensuite une histoire politique et religieuse, une histoire des invasions, les rôles croisés des Polonais, des Allemands, des Russes, des Tchèques qui véhiculent langues et cultures. Une prodigieuse complexité d'où émerge une donnée : le lituanien n'est devenu courant qu'à la fin du 19ème siècle, même si le polonais et secondairement le russe et l'allemand sont restés la langue des élites.

Comment justifier l'appui à donner au lituanien et, au delà, à la définition d'une Lituanie indépendante ? Les Allemands, au nom du «redoutable principe des nationalités» et non du «droit des peuples à disposer d'eux-mêmes» ont tenté, à la paix de Brest-Litovsk, d'occuper toutes ces régions et de les dominer¹; Meillet défend l'indépendance de la Lituanie parce que le pays a une langue spécifique qui est la langue du peuple, parce que c'est une langue d'avenir, liée à une très forte communauté installée aux États-Unis, parce qu'elle est parlée dans les régions proches de la mer Baltique et donc en un lieu stratégique. Faire confiance au lituanien, lui définir avec précision un espace géographique — comme il le fait —, c'est plus que constater un état de fait, c'est entrer dans une dynamique de progrès. Mais on peut aller plus loin et dicter une ligne d'avenir : il faut conseiller à ces petites nations de la Baltique de se regrouper en fédération, «seule solution qui permettra à la fois de concilier les aspirations des petites nations et les droits des grandes nations qui sont auprès d'elles»².

Principe qui risque bien de n'être pas suivi par les pays de l'Est. Une note de l'ambassade de France à Berne signale que les milieux yougoslaves de Suisse reprochent au ministre Pašić de mener une politique panserbe et non fédérative. Pour la Lituanie même, le ministre Voldemar déclarera devant la Commission des Affaires polonaises du traité de paix, en 1919 :

¹ *Scientia*, 1918 : 391.

² Confirmé dans *Scientia*, 1920 : 51 : «Dès lors l'unité slave qui depuis longtemps n'a qu'une valeur linguistique deviendra une réalité politique.»

La Lituanie revendique son indépendance absolue et se refuse à envisager aucune fédération avec les voisins, soit de l'Ouest soit de l'Est.

(Arch. AE, CP 48 : 164)

Tout à l'inverse, pour Meillet, seuls de grands ensembles peuvent envisager un avenir nourri de rationalité et de progrès; pour ne pas dire, un avenir tout court. Pour lui, c'est une loi historique de progrès. Il en voit des exemples partout. Pour confirmation cette citation :

Les langues indiennes ont disparu. On ne dira rien du français canadien, trop peu important et qui ne saurait se maintenir définitivement.

(1921 : 117)

Le prophétisme est un dur métier en linguistique.

4. L'EXPANSION. LES RÉSEAUX

Dotés d'une doctrine d'ensemble cohérente, enhardis par l'expérience cruciale de la victoire, apôtres d'un nouveau monde, les linguistes français construisent un réseau d'expansion dans l'espace slave et dans les pays voisins. Trois moyens d'actions déterminants : les missions, les instituts, les revues et sociétés savantes.

4.1. LES MISSIONS

C'est depuis presque un siècle dans le système français un moyen privilégié pour encourager les recherches. Une Commission des voyages et missions scientifiques se réunit chaque semestre et répartit entre dix et vingt missions. C'est elle qui favorisera les grandes expériences de jeunes chercheurs, comme, après 1930, les missions d'A. Haudricourt à Leningrad, de C. Levi-Strauss au Brésil ou du P. Teilhard de Chardin en Extrême-Orient. De 1925 à 1932, Meillet est membre influent de cette Commission. Le nombre des missions linguistiques en Europe de l'Est est particulièrement élevé, comme celles d'A. Martel en Pologne, de Grappin aussi en Pologne, de Mlle Privat en Yougoslavie, de Rey et Haumant en Albanie, et d'autres. Un exemple significatif, celui de Tesnière. Il est remarqué pour une mission en Yougoslavie en 1920. En 1924, il surprend la commission en demandant des crédits pour aller en URSS examiner l'état de la linguistique; il revient à la charge l'année suivante; il obtient 10 000 francs en 1929

avec le même objet. Les missions permettaient ces enquêtes sur place souhaitées par Meillet et si peu pratiquées. Il les juge pourtant très insuffisantes. En 1924 (*BSL*, XXVI, III), il souhaite des «missionnaires linguistiques». En 1928, les carnets d'enquête linguistique proposés aux amateurs en poste à l'étranger par M. Cohen seront un palliatif révélant la détresse des recherches empiriques en Europe et dans le monde.

4.2. LES INSTITUTS

La création d'Instituts spécialisés à la Sorbonne, l'Institut de Phonétique avant la guerre, l'Institut de Linguistique en 1922, l'Institut de Philologie roumaine créé par Mario Roques en 1911 joueront un rôle très efficace de liaison avec les Instituts créés à l'étranger. Quand un Institut français est ouvert à Bucarest en 1923, M. Roques fait évidemment partie du Conseil d'administration.

Plus que tous, l'Institut d'Etudes slaves, fondation embryonnaire d'Ernest Denis avant et pendant la guerre, est repris vigoureusement après la guerre en Sorbonne; il sera d'autant plus efficace que la réglementation confiera à son conseil un rôle de direction dans les Instituts français créés en 1920 à Prague et en 1924 à Varsovie. On verra Meillet intervenir ès-qualités, sous l'autorité du doyen Brunot, pour nommer les directeurs et les professeurs de ces Instituts, pour fixer les formes et la valeur des examens, pour choisir les conférenciers. Les maîtres se manifestent dans les inaugurations et par des tournées de conférences. Le 1er mai 1925, Meillet inaugure l'Institut de Varsovie et prononce une conférence : «Sur le rôle de la langue française considérée comme organisme de l'humanisme». Puis, il pérégrine de Cracovie à Prague, Vienne et Bâle. Encore en 1931, il fera une tournée de conférences à Athènes, Constantinople et en Yougoslavie. C'est le Conseil de l'Université de Paris qui décide des questions pendantes, en dernière analyse : on voit Em. Bourgeois, G. Lanson et F. Brunot discuter de la forme de la dissertation exigée des étudiants polonais de l'Institut.

L'Institut de Prague est dès le début privilégié, pour ses activités, pour l'amitié remarquable entre les dirigeants des deux pays, aussi pour ses liens avec l'Université russe créée à Prague après la guerre. Sous l'influence du premier directeur Tubal, appuyé sur la Faculté des Lettres de Prague, la pente était plus favorable aux études littéraires qu'à la philologie. Mais, au début de 1923, le doyen Brunot vient en tournée de conférences en

Tchécoslovaquie. Comme pour une tâche militante. Le doyen-citoyen soumet à ses auditeurs tchèques la problématique et les modèles qui ont permis à la France de construire une grande langue de culture, une grande langue politique. Il propose à ses auditeurs trois thèmes de réflexion empruntés à l'Histoire de la Langue française : «morcellement et unité»; «autorité et liberté»; «aristocratie et démocratie». Beneš est particulièrement intéressé par ces thèmes et se laisse volontiers convaincre que l'évolution de la langue française pourrait proposer à la Tchécoslovaquie un modèle privilégié. Fort d'une précédente expédition en Scandinavie, Brunot revient à Paris pénétré de l'idée que le temps des conférenciers mondains est passé, qu'il s'est acquitté d'une grande mission politique. Rapport fait à la Sorbonne, rapport envoyé au Ministre — et Brunot insiste pour que le ministre le lise en personne. Plus tard, une invitation de Beneš à l'École normale de Paris renforcera les liens.

Ces missionnaires barbus s'imposent avec assurance à l'Europe comme ils le font dans leurs Conseils parisiens; les faits et la science sont leur force et la Victoire en est l'emblème. Mais sur place, l'enthousiasme et le talent ne manquent pas. L'Institut de Prague est particulièrement brillant grâce à des jeunes comme W. Jankelevich et plus tard H. Beuve-Mery qui sera directeur du *Monde*.

C'est dans ces Instituts d'Europe centrale, au carrefour des cultures, que s'amplifient des courants neufs. L'Institut de Prague prend part à la vie du Cercle linguistique de Prague dès 1926; un jeune normalien, Louis Brun, est le trait d'union. Louis Brun propose un exposé au Cercle comme le fera Tesnière; il y parle de ses problèmes de traducteur. C'est l'Institut qui subventionnera les premiers travaux publiés, et publiés en français. Initiative locale, peut-être; on remarquera qu'aucun maître parisien n'est délégué à Prague au Ier Congrès des linguistes slaves en 1929; c'est le Directeur de l'Institut français, Louis Eisenmann, qui représente officiellement la France. Avec l'appui de Paris.

4.3. LES REVUES ET ASSOCIATIONS. LA S.L.P.

La Société de Linguistique de Paris avec ses réunions, ses publications est un dispositif unique en France. La *Romania* n'est qu'une revue et la Société de Linguistique romane, créée en 1925 à Strasbourg par L. Terracher, malgré ses ambitions internationales, malgré la qualité de sa

revue et de ses congrès restera cantonnée dans le domaine assez étroit des dialectes romans. La prestigieuse SLP restera toujours une société traditionnelle, aux rites hérités des sociétés philologiques allemandes du 19^{ème} siècle. Pour le cinquantenaire, après la guerre, on prévoit encore un banquet solennel, comme au 19^{ème} siècle. Mais Meillet, successeur d'A. Bréal en 1906 au Secrétariat, donne à la Société une remarquable ouverture, fait connaître les œuvres, sollicite les linguistes du monde entier. Meillet, slavisant, est attentif à ce qui se passe à l'Est. Fait significatif : dès 1921, Troubetzkoy, arrivé à Sofia, demande son affiliation et propose sa collaboration. Jakobson s'inscrira, en 1925. Ces jeunes chercheurs apportent un courant nouveau, des techniques impressionnantes dans la linguistique générale.

Meillet donc ne peut qu'être sensible à cette évolution du marché; le fonctionnement de la SLP l'instruit chaque jour. Commentant en 1922 dans le *Bulletin* la triple sortie des manuels de Jespersen, de Sapir et de Vendryes, il souligne quelle importance prend la théorie dans la constitution d'une linguistique générale. Instaurant dans ce *BSL* de 1922 un nouveau dispositif d'articles importants qui succèdent aux vieux mémoires, il donne la plus grande part au latin, au grec, au sanscrit, selon la tradition française, mais réserve une place de choix à Bally et à Troubetzkoy pour deux articles mémorables; du premier un article sévère, très saussurien, sur les faiblesses de la méthode de Brunot dans *La Pensée et la Langue*, du second une analyse phonologique du statut des latérales dans les langues caucasiennes septentrionales, admirable de netteté (Chevalier, 1995).

5. LE DÉPLACEMENT D'OUEST EN EST

Dès lors, c'est un mouvement continu qui déplace l'intérêt des linguistes vers l'Est et neutralise partiellement la France. Des réseaux nouveaux relient les capitales européennes. C'est à Copenhague en 1925 que se réunit un colloque international sur les transcriptions qui sera édité à Londres par O. Jespersen et H. Pedersen, c'est à La Haye que se tient en 1928 le Premier Congrès international des linguistes, congrès de théoriciens où éclate la force des propositions de la quadruple alliance : Bally-Sechehaye-Troubetzkoy-Jakobson. Dans la foulée, Congrès des Slavistes à Prague, des Phonéticiens et Phonologues en Allemagne et en Tchécoslovaquie,

2ème Congrès des Linguistes à Genève en 1931. Meillet viendra autant qu'il le peut, débordé par ce raz de marée, mal aidé par ses trop rares disciples, par le nombre infime de disciples de Brunot capables d'entrer dans ces débats théoriques. Quelques exceptions comme L. Tesnière ou M. Cohen qui tentent de se multiplier; plus tard, A. Martinet et G. Gougenheim, quelques autres. Peu de gens et c'est le signe d'un déclin de la recherche française, un déclin qui accompagnait un recul du pays tout entier.

© Jean-Claude Chevalier

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Archives nationales, Fonds F17 et AJ 16.

Archives du Ministère des Affaires étrangères, Recueil général des Actes de la Conférence de la Paix.

BENEŠ E. (1918) : «La lutte des Tchécoslovaques pour leur État national», *Scientia*, 24, pp. 212-224.

BENVENISTE E. (1937) : «Bibliographie des travaux d'Antoine Meillet», *BSLP*, 38, 112, pp. 42-62.

CAUSSAT P. (1988) : «Langue et Nation», *Antoine Meillet et la linguistique de son temps*, *HEL*, 10, II, pp. 195-204.

CHEVALIER J.-C. (1992) : «L'Histoire de la Langue française de Ferdinand Brunot», *Les Lieux de Mémoire*, III, *Les France*, Paris : Gallimard.

— (1995) : «La France devant les congrès internationaux de linguistique : 1914-1931» in *Jean-Claude Chevalier. Notice biographique et bibliographique*, Leuven : Centre international de Dialectologie générale.

DELESALLE S. et CHEVALIER J.-C. (1986) : *La linguistique, la grammaire et l'école*, Paris : A. Colin.

- EISENMANN L., (1921) : «Ernest Denis», *Revue des Études Slaves*, I, pp. 138-143.
- MEILLET A. (1915) : «Les langues et les nationalités», *Scientia*, 18, pp. 192-201.
- (1918a) : «Les langues dans le bassin de la Mer Baltique», *Scientia*, 24, pp. 383-392.
- (1918b) : *Les langues dans l'Europe nouvelle*, Paris, Payot.
- (1928) : *ibid.* 2ème édition, avec appendice de Lucien Tesnière sur la statistique des langues de l'Europe, Paris : Payot.
- (1920) : «De l'unité linguistique slave», *Scientia*, 27, pp. 41-51.
- (1921) : *Avant-Propos* à *Revue des Études Slaves*, I.
- (1921) : *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris : Champion.
- MUNTEANU B. (1953) : «La Roumanie moderne et sa littérature dans la conception de Mario Roques», *Pour un cinquantenaire scientifique. Mario Roques et les études roumaines*, Paris : Institut universitaire roumain Charles-Ier.
- RENOUVIN P., sous la direction de, (1957) : *Histoire des relations internationales*, t. 7, «*Les crises au XXème siècle.1. De 1914 à 1929* », Paris : Hachette.
- (1929) : *Travaux du Cercle linguistique de Prague, I. Mélanges linguistiques dédiés au Ier Congrès des Philologues slaves*, Prague.
- ROQUES M. (1925) : «*Le 24 janvier. Conférence faite à Paris le 24 janvier 1925 à l'Association des études roumaines en France*», Paris : Champion.